

## Le Gueux

Il avait connu des jours meilleurs, malgré sa misère et son infirmité.

A l'âge de quinze ans, il avait eu les deux jambes écrasées par une voiture sur la grand-route de Varville. Depuis ce temps-là, il mendiait en se traînant le long des chemins, à travers les cours des fermes. Enfant trouvé dans un fossé par le curé des Billettes, sans instruction, il avait été estropié après avoir bu quelques verres d'eau-de-vie offerts par le boulanger du village, histoire de rire. Et depuis, vagabond, il ne savait rien faire d'autre que tendre la main.

Autrefois la baronne d'Avary lui abandonnait, pour dormir, une espèce de niche pleine de paille, à côté du poulailler, dans la ferme du château. Il était sûr, aux jours de grande famine, de trouver toujours un morceau de pain et un verre de cidre. Maintenant elle était morte.

Dans les villages, on ne lui donnait guère : on le connaissait trop ; on était fatigué de lui depuis quarante ans qu'on le voyait promener de maison en maison son corps en loques et difforme. Il ne voulait point s'en aller cependant, parce qu'il ne connaissait pas autre chose sur la terre que ce coin de pays, ces trois ou quatre hameaux où il avait traîné sa vie misérable.

Il ignorait si le monde s'étendait encore loin derrière les arbres. Il ne se le demandait pas. Et quand les paysans lui criaient :

« Pourquoi qu'tu n'vas point dans l's aut'es villages, au lieu d'béquiller toujours par ci ? », il ne répondait pas et s'éloignait, saisi d'une peur vague de l'inconnu, d'une peur de pauvre qui redoute mille choses : les visages nouveaux, les injures, et les gendarmes qui vont deux par deux sur les routes et qui le font plonger, dans les buissons ou derrière les tas de cailloux.

Quand il les apercevait au loin, il dégringolait de ses béquilles, se laissait tomber à la façon d'une loque, et il se roulait en boule, devenait tout petit, invisible, confondant ses haillons bruns avec la terre.

Il n'avait pas de refuge, pas de toit, pas de hutte, pas d'abri. Il dormait partout en été, et l'hiver il se glissait sous les granges ou dans les étables avec une adresse remarquable. Il connaissait les trous pour pénétrer dans les bâtiments ; et il grimpait à la seule force des poignets jusque dans les greniers où il demeurait parfois quatre ou cinq jours sans bouger.

Il vivait comme les bêtes des bois, au milieu des hommes, sans connaître personne, sans aimer personne. On l'avait surnommé « Cloche », parce qu'il se balançait, entre ses deux piquets de bois ainsi qu'une cloche entre ses portants.

Depuis deux jours, il n'avait point mangé. Personne ne lui donnait plus rien. On ne voulait plus de lui à la fin. Les paysannes, sur leurs portes, lui criaient de loin en le voyant venir :

« Veux-tu bien t'en aller, manant ! V'là pas trois jours que j't'ai donné un morciau d'pain ! »

Les femmes déclaraient, d'une porte à l'autre :

« On n'peut pourtant pas nourrir ce fainéant toute l'année. »

Cependant le fainéant avait besoin de manger tous les jours.

C'était en décembre, un vent froid courait sur les champs, sifflait dans les branches nues ; et les nuages galopèrent à travers le ciel bas et sombre. L'estropié allait lentement, déplaçant ses supports l'un après l'autre d'un effort pénible, en se calant sur la jambe tordue qui lui restait, terminée par un pied difforme et chaussé d'une loque.

Il n'avait qu'une idée : « manger », mais il ne savait par quel moyen.

Pendant trois heures, il peina sur le long chemin ; puis quand il aperçut les arbres du village, il hâta ses mouvements.

Le premier paysan qu'il rencontra, et auquel il demanda l'aumône, lui répondit :

« Te r'voilà encore, vieille pratique ! Je s'rions donc jamais débarrassés de toi ? »

Et Cloche s'éloigna. De porte en porte on le bouscula, on le renvoya sans lui rien donner. Il continuait cependant sa tournée, patient et obstiné. Il ne recueillit pas un sou.

Alors il visita les fermes, errant à travers les terres molles de pluie, tellement exténué qu'il ne pouvait plus lever ses bâtons. On le chassa de partout. C'était un de ces jours froids et tristes où les coeurs se serrent, où les esprits s'irritent, où l'âme est sombre, où la main ne s'ouvre ni pour donner ni pour secourir.

Quand il eut fini la visite de toutes les maisons qu'il connaissait, il alla s'abattre au coin d'un fossé, le long de la cour de maître Chiquet.

Il attendait au coin de cette cour, sous le vent glacé. Une bande de poules noires passait, cherchant sa vie dans la terre qui nourrit tous les êtres. A tout instant, elles piquaient d'un coup de bec un grain ou un insecte invisible.

Cloche les regardait sans penser à rien ; puis il lui vint l'idée qu'une de ces bêtes-là serait bonne à manger grillée sur un feu de bois mort.

Il prit une pierre à portée de sa main, et, comme il était adroit, il tua net, en la lançant, la volaille la plus proche de lui. L'animal tomba sur le côté en remuant les ailes. Les autres s'enfuirent, balancés sur leurs pattes minces, et Cloche, escaladant ses béquilles, se mit en marche pour aller ramasser sa chasse, avec des mouvements pareils à ceux des poules.

Comme il arrivait auprès du petit corps noir taché de rouge à la tête, il reçut une poussée terrible dans le dos qui lui fit lâcher ses bâtons et l'envoya rouler à dix pas devant lui. Et maître Chiquet, exaspéré, se précipitant sur le maraudeur, le roua de coups, tapant comme un forcené, comme tape un paysan volé, avec le poing et avec le genou par tout le corps de l'infirmes, qui ne pouvait se défendre.

Les gens de la ferme arrivaient à leur tour qui se mirent avec le patron à assommer le mendiant. Puis ils le ramassèrent et l'emportèrent, et l'enfermèrent pendant qu'on allait chercher les gendarmes.

Cloche, à moitié mort, saignant et crevant de faim, demeura couché sur le sol. Le soir vint, puis la nuit, puis l'aurore. Il n'avait toujours pas mangé.

Vers midi, les gendarmes ouvrirent la porte avec précaution, car maître Chiquet prétendait avoir été attaqué par le gueux

Le brigadier cria :

« Allons, debout ! »

Mais Cloche ne pouvait plus remuer. il essaya bien de se hisser sur ses pieux, il n'y parvint point. On crut à une ruse, et les deux hommes armés, le bousculant, l'empoignèrent et le plantèrent de force sur ses béquilles.

La peur l'avait saisi, cette peur du gibier devant le chasseur, de la souris devant le chat. Par des efforts surhumains, il réussit à rester debout.

- En route ! dit le brigadier. Il marcha. Tout le personnel de la ferme le regardait partir. Les femmes lui montraient le poing ; les hommes ricanèrent, l'injuriaient : on l'avait pris enfin ! Bon débarras.

Il s'éloigna entre ses deux gardiens. Il trouva l'énergie désespérée qu'il lui fallait pour se traîner encore jusqu'au soir, abruti, ne sachant seulement plus ce qui lui arrivait. Les gens qu'on rencontrait s'arrêtaient pour le voir passer, et les paysans murmuraient :

- C'est quéque voleux !

On parvint, vers la nuit, au chef-lieu du canton. Il n'était jamais venu jusque-là. Il ne prononça pas un mot, n'ayant rien à dire, car il ne comprenait plus rien.

On l'enferma dans la prison du bourg. Les gendarmes ne pensèrent pas qu'il pouvait avoir besoin de manger, et on le laissa jusqu'au lendemain.

Mais, quand on vint pour l'interroger, au petit matin, on le trouva mort, sur le sol. Quelle surprise !

*Adapté de Maupassant, "Le gueux",  
Contes du jour et de la nuit*